

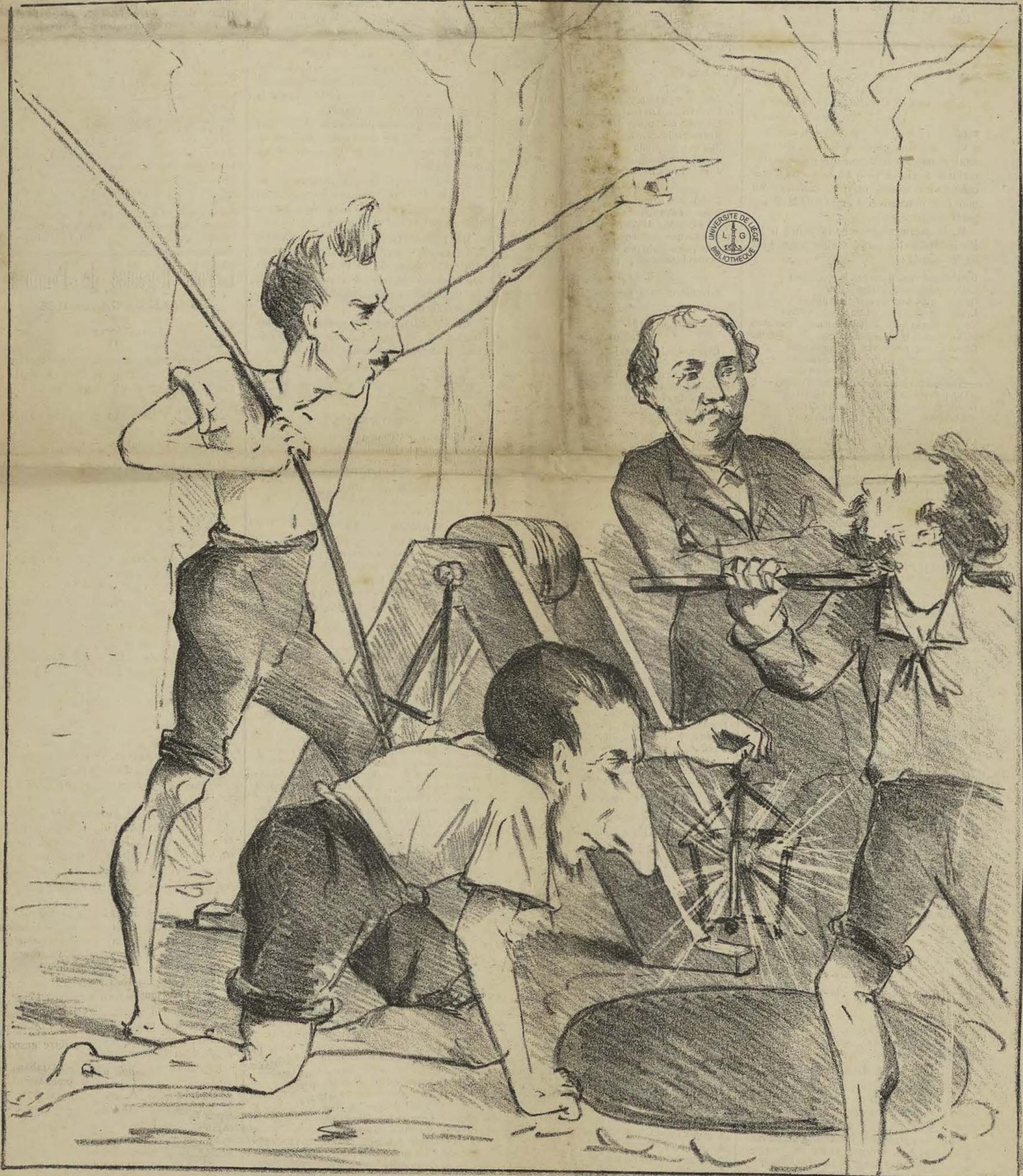
LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UN AN (52 N^{OS}) 5 F⁵⁰

BUREAU RUE DE LA LETUVE



ENFIN NOUS AVONS UN ECHEVIN QUI A DU NEZ !!!!!

ABONNEMENT : Un an fr. 6 00 Franco par la Poste

Bureaux : 12 - Rue de l'Etuve - 12 A LIÈGE

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES : La ligne fr. 1 0

RÉCLAMES : Dans le corps du journal La ligne » 1 60

On traite à forfait.

COMPTE-RENDU

exact et impartial de la séance burlesque, gnotesque et furambulesque tenue par les membres de l'édilité liégeoise, dans la salle ordinaire de leurs délibérations, au sujet des agissements hautement regrettables qui se sont produits dans l'affaire des égouts.

La salle des séances présente un aspect inaccoutumé; dès 6 heures, un public exceptionnellement nombreux envahit l'étroit espace qui lui est réservé.

A 7 heures, le Conseil entre en séance. Le moment est solennel : l'impression produite rappelle celle que l'on éprouve en assistant à une exécution capitale. Seul, M. Stévant, dont la mission de rapporteur présente une certaine analogie avec les fonctions d'exécuteur des hautes œuvres, conserve un maintien impassible. La figure de M. Ziane paraît congestionnée.

M. le président accorde la parole à M. Renier Malherbe, qui s'exprime à peu près en ces termes :

Depuis longtemps, Messieurs, la population Critique assurément l'organisation De nos égouts. Certes, je dois le reconnaître La critique est fondée, à bien sa raison d'être : Tout n'est pas pour le mieux dans les meilleurs Si l'on exagère le mal connu de tous. Égouts Ce mal est bien réel et sans être empiriques Nous devons lui porter remèdes énergiques. Mais qu'il me soit permis de déclarer d'abord. — En cela nous serons tous, j'espère, d'accord — Qu'un point essentiel domine tous les autres L'homogénéité dont nous sommes apôtres, Nous impose un devoir urgent, impérieux : Celui de maintenir, quand même à tous les yeux L'entente parmi nous : l'union fait la force, Il faut qu'à la garder chacun de nous s'efforce ; Si nous restons unis, le corps électoral Nous renverra siéger au banc municipal, Si jamais la discorde envahit ces portiques, Craignez, Messieurs, craignez de voir les catholiques Des choses d'ici-bas par un juste retour. Au sein de nos conseils dominer à leur tour.

M. LOVINFOSSE.

Je demande, Messieurs, un instant la parole Souvent la poésie est sœur de l'hyperbole. Si nous continuons à discuter en vers Nous risquons de juger tous les faits de travers. Et, bien que le sujet soit des plus poétiques Reprenons, croyez-moi, de plus saines pratiques. Soyons vrais, s'il se peut ; sans l'aide de Phebus, Déchiffrons des égouts l'introuvable rébus.

M. LE PRÉSIDENT.

Je vous ferai remarquer, Monsieur Lovinfosse, que vous même....

M. LOVINFOSSE.

Que voulez-vous, Monsieur le président ? la verve poétique de Monsieur l'échevin des travaux est contagieuse.

Une longue discussion s'engage sur le point de savoir si l'on peut continuer à s'exprimer dans le langage des Dieux ou si l'on doit se borner à une prose vulgaire.

On vote sur l'incident. Par voix contre et une abstention, celle de M. Grosjean, la faculté est laissée aux orateurs de parler en prose ou en vers.

M. LE PRÉSIDENT.

M. Grosjean, veuillez faire connaître les motifs de votre abstention.

M. GROSJEAN.

Puisque je ne dis jamais rien, cela m'est bien égal qu'on parle en vers ou en prose. Je n'en reste pas moins Grosjean comme devant.

M.

Mais Monsieur Grosjean, vous venez de faire un vers.

M. GROSJEAN.

C'est bien sans le savoir, M. le Président.

M.

L'antithèse de M. Jourdain.

L'incident est clos. La parole est continuée à Monsieur Renier Malherbe.

M. R. MALHERBE.

Pour entrer dans les détails techniques à l'examen desquels je dois me livrer, je renonce pour le moment à la forme poétique, sauf à la reprendre quand dans la discussion, le besoin, s'en fera sentir.

Nous avons eu, Messieurs, une trop grande confiance dans notre personnel chargé de surveiller les entrepreneurs de curage de nos égouts. Ces fonctionnaires peu habitués à chausser les grandes bottes d'égoutiers, pour aller vérifier ce qui se passait, s'en rapportaient aux déclarations des agents inférieurs sous leurs ordres. Leur surveillance était donc inopérante.

M.

Absolument comme celle des administrateurs de la banque Jacquemin qui, payés pour surveiller les agissements hautement regrettables de cette remarquable institution financière, ne surveillaient rien du tout.

M. R. MALHERBE.

Si cette surveillance avait été sérieuse, l'administration aurait connu depuis longtemps une situation qui ferait honte à la dernière des bourgades de l'Afrique centrale. Soyez tranquilles, Messieurs, sans avoir recours aux dossiers je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

J'ai du nez, j'ai du flair, mon organe olfactif Saura, sans le secours du moindre plumitif, Découvrir tout au fond de la vase entassée Des maux dont nous souffrons, l'utile panacée Il le faut aujourd'hui, que la nécessité Sois un gage certain de ma sincérité. Aussi facilement qu'on décroche une étoile Je saurai vous montrer la vérité sans voile.

M. LE PRÉSIDENT.

Je vous ferai observer, Monsieur R. Malherbe, que si plusieurs d'entre nous ont le crâne aussi dénudé que les membres de l'arçopage d'Athènes, cela n'implique pas que nous soyons aussi impressionnables que les juges de Phryne. Votre moyen d'argumentation nous laissera froids, je vous en avertis.

M. R. MALHERBE.

Pardon, Monsieur le Président, c'était une figure...

M. MAHEU.

Jolie figure, en vérité.

M. R. MALHERBE.

Croyez, Messieurs, que je suis incapable....

Je termine, Messieurs. Nous, membres au Collège, ainsi que nos prédécesseurs, nous sommes innocents comme l'enfant qui vient de naître, mais il y a des fonctionnaires subalternes.

Des pelés, des galeux d'où viennent tout le mal. C'est contre ceux-là que vous devez sévir et si la douceur bien connue de mon caractère ne m'interdisait de songer à l'application de la peine de mort, je demanderais la tête des coupables. (Profonde sensation).

M. LE PRÉSIDENT.

La parole est à M. Stévant, rapporteur.

M. STÉVANT.

Dans son savant discours, Monsieur Renier Malherbe M'a sous les pieds, Messieurs, galamment coupé l'herbe

D'un proverbe wallon, faisant un sage emploi, «Battans l'ohin d'vant l'ion», dit-il, c'est plus adroit De votre rapporteur il amoindrit la tâche Quand à vous démontrer fortement il s'attache Que longtemps on agit en dépit du bon sens Que l'on surveilla peu ou point beaucoup de gens Passés maîtres dans l'art réaliste et moderne Qui fait d'une vessie une belle lanterne Et d'abord, on le sait, nous n'avons aucun plan Qui n'aurait permis d'établir un bilan On nous a trop longtemps, Messieurs, je le regrette, Avecque sans façon débité mainte sornette Dans l'ombre j'aperçois le sombre Légibus L'homme aux gênes souvent, dont le nez nous rictus Semble nous dire : allons, Messieurs, de l'homogène Confessez vos erreurs sans que cela vous gêne Une faute avouée appelle son pardon Je suis heureux de vous en octroyer le don Mais il faut, avant tout, d'un passé regrettable Réparer les erreurs, s'il est plus d'un coupable....

UN LOUSTIC.

C'est dans Guillaume Tell : il y va de vos jours.

M. ATTOUT (son voisin).

Les vois-tu tous tremblants ?

M. STÉVANT.

Messieurs, de mon discours

Ne tranchez pas lefil... que votre bras se lève Pour frapper et punir sans pitié ni trêve ! Ma tâche est terminée et n'ira pas plus loin ;

UNE VOIX.

(Tiens ! comme dans le Prophète à présent).

M. STÉVANT.

A d'autres de conclure on laissera le soin.

M. LE PRÉSIDENT.

La parole est à Monsieur Ziane. (Mouvement général d'attention).

M. ZIANE.

Malgré l'émotion profonde et légitime Qui m'accable aujourd'hui, me suffoque et m'opprime Je veux à nos débats du noble Alexandrin — Il y va de l'honneur d'un ancien échevin — Laissez la majesté, la pompe solennelle De vos nombreux griefs la longue kyrielle Le réduit à néant : mon compère Mahiels A publié jadis maints rapports très subtils, Prouvant de la façon la plus irréfutable, Que dans tout ce qu'on dit il n'est rien de croyable En tout cas si l'on vote les mots de « hautement Regrettable » dont on parla précédemment Je quitte la séance ! (Profonde sensation)

DES MEMBRES.

Supprimons !

D'AUTRES MEMBRES.

Non ! non ?

M. MICHA.

Supprimons

M. ATTOUT.

Non, supprimons plutôt regrettable et laissons hautement, cela ne froisse personne.

Après une interminable discussion le Conseil a accouché enfin de la délibération suivante :

Le Conseil, après avoir pris connaissance de toutes les pièces inexactes et partiales produites par ceux qui avaient un intérêt quelconque à cacher la vérité ;

Attendu que des flots d'eau claire sont une des conditions essentielles pour entretenir les égouts dans de bonnes conditions de salubrité ;

Considérant que les discussions qui se sont produites dans la séance de ce jour ont eu pour conséquence de faire répandre des flots de ce bienfaisant liquide ;

Que partant il n'y a plus qu'à les répartir d'une manière exacte et impartiale dans les différents égouts de la ville et qu'il sera ainsi porté remède à une situation produite par des agissements hautement regrettables, passe à l'ordre du jour.

Les électeurs, quand ils se réuniront dans leurs prochains commices, seront chargés de faire exécuter la présente délibération.

PATRIE

SONNET

Pourquoi donner à l'homme une étroite frontière Voir, partout et toujours, la patrie en danger, Considérer un frère ainsi qu'un étranger, Chercher pour le salut la lutte meurtrière ?

Peuple, la liberté nous la voulons entière. Secouons notre joug au lieu de le changer, Montrons du vrai progrès la féconde lumière Des anciens préjugés sachons nous dégager.

Sortons, il en est temps, de l'ornière profonde ; Connaissons nos voisins, bientôt les jours bénis Revieront, ramenant la paix sainte et féconde.

Alors, quand on dira : la Patrie est le monde, Qu'on verra par l'amour tous les hommes unis, L'heure du bien naîtra, les maux seront finis.

BLANCO.

Messieurs les Etudiants.

Tout d'abord, j'adresse mes meilleurs souhaits à un nouveau confrère : « L'Étudiant », organe de la jeunesse libérale universitaire.

Ce journal, il est vrai, a adressé une réponse fort aimable pour moi, à l'article consacré à cette même place, à la jeunesse universitaire — ou du moins à une partie de cette jeunesse ; mais cette réponse aurait même été beaucoup moins aimable, que je n'en serais pas moins enchanté de cette apparition d'un journal universitaire. Au moins, puis-je espérer, à présent, que « ces Messieurs » changeront un peu leurs procédés de discussions et voudront bien remplacer les injures, les hurlements et même — quand ils sont nombreux — les coups, par des réfutations moins sottes et plus littéraires.

**

L'Étudiant me reproche de m'être trompé sur le nombre des étudiants à qui peut s'appliquer l'article dont on a tant parlé ces jours derniers. Selon mon jeune confrère, il y a tout au plus à l'Université une centaine d'étres qui répondent au signalement de l'étudiant dont j'ai tracé la silhouette.

Je ne demande pas mieux que croire mon confrère, mais sapsristi que me veulent donc alors tous les étudiants qui me font des yeux en boule de coton. Evidemment ceux-là seuls à qui s'applique la description de l'étudiant dégénéré, ont le droit de se fâcher.

Et s'il n'y en a qu'une centaine qui se trouvent dans ce cas, pourquoi diable il y en a-t-il plusieurs centaines qui sont furieux ? Si l'on affirmait, sans désigner personne, qu'il y a dans la presse belge, un repris de justice, il ne me viendrait assurément jamais à l'idée de prendre la chose pour moi. Pourquoi la majorité des étudiants, qui prétendent cependant ne pas ressembler aux types dont j'ai parlé, se fâchent ils, c'est tout comme s'ils étaient visés.

En tous cas, visés ou pas visés, il est une chose que ces gentlemen ne devraient pas faire : c'est hurler avec un bel ensemble, et au nombre d'une centaine au moins, à la porte d'un café, où je prends un modeste bock, ou bien tomber sur moi sous l'honorable prétexte que je suis seul et sans défense.

Cette dernière façon de procéder est évidemment trop désagréable pour que je m'y prête de bonne grâce ; ainsi, je suis absolument décidé, si l'on m'attaque, soit en public, soit au coin d'une rue comme on l'a fait avanthier, à brûler, à la première demi-douzaine de galopins qui bougeront, le peu de cervelle qu'ils ont. Je serai en cas de légitime défense ; tant pis pour ceux qui recevront les dragées !

Un mot encore. On a beaucoup tonné contre le duel. Il faut convenir cependant, que s'il était universellement admis, les polissons qui se conduisent comme certains étudiants l'ont fait vendredi, seraient probablement moins disposés à leurs lâches polissonneries, s'ils étaient obligés le lendemain de s'exposer à recevoir cinq ou six pouces de lame dans le corps. CLAPETTE.

L'Ecole liégeoise de Peinture

EN L'AN DE GRACE 1884.

LES ACADÉMICIENS.

Le salon n'est plus !!! Les toiles non vendues retournent aux exposants et je m'imagine, sans efforts, le visage long et vinaigré qui reçoit ces « revenues. »

Mais après cette exposition, les noms restent dans l'ombre ! Le public liégeois se demande : Quels sont donc nos artistes ? Où vivent-ils, en avons-nous ? pourquoi ne les voit-on jamais ? pourquoi l'école de peinture ne se fait-elle pas photographeur tout comme l'harmonie de Meuron ?

Questions délicates s'il en fut ! L'artiste est pointilleux, susceptible, sensible par tempérament et par vocation.

L'autre jour m'étant permis d'appeler nos académiciens de « jeunes rapinoskoffs » ils ont comme on dit pris la mouche.

Mais, chers peintres de mon âme ! rapinoskoffs est un terme aussi inoffensif que « le mouton enragé » de la handelle. Si vous étiez un tantinet gommeux, je vous conseillerais même de russifier votre idiôme, de dire avec le héros du roman : « Tiens ! mon cher rapinoskoff ! toi au champignoskoff ! quelle chançoskoff ! » C'est du dernier « vlan ».

J'avais alors voulu faire votre connaissance, j'apprends votre colère sacrée ; je suis peu fort au pugilat. Vous êtes vingt ! la partie est inégale... Je reste chez moi.

Et pourtant, je vous adore ! Ne l'oubliez jamais !

C'est si vrai, que j'entreprends aujourd'hui votre apothéose, j'ai interrogé, fureté, noté, je vous connais malgré vous ! Vous me frappez d'ostracisme, le cèdre parfume la hache qui le frappe, je ne suis pas cèdre, mais aussi bien n'êtes-vous pas sapeurs-pompier ! Vous me cassiez un cruchon sur la tête, je vous rends un hanap d'ambrosie.

C'est évangélique au possible — tâcher désormais de ne plus me prendre pour un rustre...

Cy fynyist ces prologomènes. Je commence.

Cahen un réaliste, je voudrais pouvoir dire un Manet, mais il a de damnés petits tons, voyez-vous ! Regardez bien Cahen ! vous qui avez pris pour devise : « Il faut être nature ! » et vous trouverez que ces tons rouge, bleu et vert sont bien rares, si pas introuvables dans votre grand et sublime modèle.

Mataïve adore Gallait, vit par Gallait et mourra très probablement en disant : ô Gallait.

Il a, au reste, le coup d'œil américain — connaît ses proportions à rendre des points au Créateur.

Un bossu pour lui est une erreur de calcul et le nez de Napoléon III un paradoxe. « Les proportions ! les proportions ! » s'écrie-

ti- en peignant des biceps à un millimètre près. Et il n'a pas tort.

Par exemple il voit un peu rouge — peut-être lit-il Ponsou du Terrail — ses torsos ont parfois des teintes de beefsteaks saignants. Il est jeune, l'âge le débarrassera de cette peinture sanguinaire. Ce n'est pas un bien grand défaut; en attendant ses bons petits camarades de l'Académie prétendent qu'il a la spécialité des carapaces de homard.

Maréchal. Un peintre doublé d'un boxeur nerveux, avec une petite moustache qui menace de devenir une réalité. Je consens à être grillé si j'ai été une seule fois à Cointe sans l'y trouver. C'est un paysagiste ardent. Il travaille comme quatre marrons.

Bonne chance! mon cher peintre! si dans votre boîte vous ne portez pas le bâton de maréchal, tâchez d'y mettre un pinceau digne de Corot — c'est mieux et moins compromettant.

Guimers. Son génie est fougueux, original — comme le génie de Delacroix — seulement j'ignore si le grand peintre français allait à St-Maur ou à Barbizon, prendre des clair de lune d'après nature.... s'aidant d'une lanterne.

Après tout, c'est peut-être une voie nouvelle!

Guimers! vous êtes un insurgé de l'art; Pailleron, de l'Académie française, l'a dit l'autre jour.

Donnay, tempérament baroque, extravagant, enthousiaste!

Très doué, mais très petit, raffole du plein air de Cointe et de Kuinkempois.

S'il marche dans les bois profonds, son buste a des mouvements de tangage. S'il parle, c'est pour tout démolir, pour crier au conventionnel et avancer, à propos de l'influence du bleu dans les arts, les hypothèses les plus hardies.

Paysagiste farouche, il adore tout ce qui est perdu dans la vaguesse.

Un de ces quatre matin, il trouvera de la vaguesse au soleil, ce « grand charlatan » écrivait Corot.

Corot aimait aussi la vaguesse. Donnay doit aimer Corot.

Bocs. — Prix de mille francs! L'heureux mortel! vient à l'Académie quand il lui plaît, et se plaît à faire des portraits qu'on dit ravissants.

Quand je serai en fonds, je le chargerai du mien. En attendant, je souhaite qu'on paie ses portraits au poids de l'or. Ne fut-ce que pour encourager l'art.

Daco. — Quel beau grenadier vous feriez, Daco!

Du diable, comment vous y prenez-vous pour pousser de la sorte, vous avez des jambes comme Cham!

Tâchez donc de devenir un grand homme! Vous avez du talent, travaillez en raison directe de votre longueur et vous y parviendrez.

Voilà nos hommes de demain! Voilà l'espoir de la patrie liégeoise!

Je leur souhaite beaucoup de succès.

Il en est que je ne connais pas encore. On m'a cité quelques peintres d'histoire — un d'eux, dans sa candeur naïve, plaçait le Massacre des innocents en plein moyen-âge. Un autre ayant à faire la Visitation et l'appuyant sur le texte de l'Écriture, ne trouva rien de mieux que de placer dans un coin de son tableau: une « diligence » lancée à fond de train.

Il y a aussi un impressionniste — maigre comme un tuyau d'orgue et qui voue à Rembrandt une admiration sans bornes.

Ce vrai fuseau excelle dans l'art de la voltige et, quand il est en veine, se livre à des fantaisies chorégraphiques qui compromettent sérieusement la solidité de la vieille Académie.

Reste la grande cohorte des plâtriers, grisailleurs, les « jeunes » de demain — je l'ai laissée prudemment dans l'ombre.

Et en prévision de l'accueil sympathique qui sera fait à cette intéressante étude « je ne crains que Dieu, chers Abners » depuis trois semaines je m'exerce au chausson et à la carabine Flobert!

Qu'on se le dise!

L. HILARÈS.

LE PORTRAIT RESSEMBLANT

Las d'avoir longtemps marché, en disant des vers, parmi les bruyères roses, je m'étais assis sur un tronc d'arbre, à la lisière du bois, et, comme il m'arrive souvent, je regardais, les yeux attendris, la petite mi-

niature où vit la chère ressemblance de mon amie, de mon amie, hélas! qui n'est plus. Absorbé dans la douceur des souvenirs, je ne faisais pas un mouvement; de sorte que les oiseaux, d'abord effarouchés, avaient pris confiance; ils voletaient autour de moi, chantaient sur les branches autour de ma tête, se querellaient avec des sursauts d'ailes, dans les mousses, à mes pieds, pendant qu'un vent frais d'avoir traversé les feuilles et de s'être mouillé aux sources, faisait frémir dans des murmures prolongés, l'ensoleillement doré des ramures et des herbes; même une mésange familière s'avisa de se poser sur mon épaule; ce fut, je pense, pour regarder de plus près le portrait de mon amie.

Quelle m'avait été cruelle, autrefois! Je n'avais pas eu besoin d'attendre, pour pleurer, qu'elle mourût; elle me torturait vivante, par ses froideurs et par ses trahisons. Je l'aimais d'une tendresse profonde; je m'étais donné à elle si entièrement que tout ce qui n'était pas elle, ici-bas, ne m'était rien; je faisais encore des vers, parce qu'elle daignait en écouter la musique; je convoitais encore la gloire, pour l'en parer, ainsi qu'on envie, éclatante sous la vitrine d'un joaillier, la rivière de diamants ou de perles que l'on donnerait à celle que l'on aime. Mais elle ne prenait pas souci de ma passion toujours grandissante; elle acceptait comme des choses dues mes dévouements, mes sacrifices, l'offre de toute mon âme; et son sourire, qui se moquait un peu, ne remerciait jamais. Aux heures aussi des suprêmes délices, quand je baisais ses yeux, quand je baisais sa bouche, elle demeurait paisible, avec un air d'ennui, ne consentant pas même à me donner l'illusion de ma joie partagée; et j'étais dans l'imparfaite ivresse de mon paradis, comme un élu qui verrait bâiller son Dieu. Pour d'autres, hélas! elle était plus douce; je la surpris une fois, la main dans la main d'un autre: ses regards avaient une mélancolie heureuse que je ne leur avais jamais vue. Ah! mauvaise, mauvaise! quel cœur avais-tu donc pour rester insensible à mes suppliants ardeurs, — ou si tu n'en avais pas?

Mais, depuis qu'elle était morte, — pour quoi fleurissez-vous encore, fleurs des beaux jardins, pourquoi chantez-vous encore, jolis oiseaux des bois, puisque sa lèvres s'est fanée, puisque sa voix s'est tue? et comment se fait-il que n'aient pas disparu avec elle toutes les grâces et tous les charmes dont elle donnait l'exemple? — depuis qu'elle était morte, je ne me souvenais plus de ses barbaries ni des mensonges; je la revoyais dans ma pensée telle qu'elle aurait dû être, ce m'était une délicieuse douleur que de contempler dans le cher portrait le front pur où j'avais mis la chaleur de mon souffle, les vagues yeux où s'était bercé mon rêve, la bouche froide comme une fleur de neige rose, qui me devait tant de baisers.

Tandis que je m'inclinai vers la miniature pour augmenter, vainement, la dette, j'entendis un petit rire derrière moi, soudain et saccadé comme l'échappée d'un filet d'eau à travers des cailloux; et, m'étant retourné, je vis un vieux homme courbé, chétif, malin, moins haut que le buisson de syringa d'où émergeait sa tête; il avait une longue face pâle, sans rides, luisante, avec un menton aigu, entre des cheveux blancs, longs et doux comme des cheveux d'aïeule.

Je le connaissais bien. C'était un fou. Il logeait dans la maison de santé que l'on avait bâtie sur la colline à cause du bon air. Comme il était tout à fait inoffensif avec ses rêveries d'enfance, on le laissait volontiers se promener dans la campagne; et nous avions fait connaissance un matin qu'agenouillé au bord de l'étang, il soufflait dans un roseau à cinq trous pour apprendre aux grenouilles l'air d'une ancienne chanson. J'avais pour lui une sympathique miséricorde, sachant son histoire. Lui aussi, il avait souffert, autrefois, pour l'amour d'une femme, et, parce qu'il avait perdu son bonheur, il avait perdu sa raison. Mais son vieux cœur n'était pas mort, et la source de ses pleurs n'était pas tarie; tout à coup, — après de vagues hébétudes occupées à tresser des avènes pour faire une cage à grillon, — s'il voyait un nid sous les branches ou le vol mêlé de deux papillons, il serait des deux mains sa poitrine comme pour comprimer de douloureux battements; puis parmi des sanglots, il s'essuyait les yeux avec ses longs cheveux blancs.

Il me dit dans son rire, par saccades:

— Pourquoi regardes-tu ce portrait? pourquoi veux-tu y porter les lèvres? Il n'est pas ressemblant. Je suis sûr qu'il n'est pas ressemblant! Ah! ah! tu crois y retrouver celle que tu as aimée, parce que tu y reconnais sa bouche, ses yeux, son front, tout son visage? Tu t'imagines que la beauté de la femme, c'est la femme elle-même? Il faut que tu sois bien fou. La bouche ment, les yeux trompent, le front déçoit. Ce que tu tiens entre les mains, c'est la ressemblance d'une hypocrisie. Tu allais baiser l'image d'un masque! Fais venir tous les peintres de la terre, les plus subtils et les plus grands, ceux d'à présent et ceux de jadis; montre-leur ta maîtresse, sans un fard, sans un voile, absolument nue; ordonne-leur de reproduire sa forme sur la toile, et qu'ils se mettent à la besogne, — Ra-

phaël, Van Dick, Holbein, M. Ingres, — avec toute l'ardeur de ta volonté et toute la puissance de leur génie: oh! tu verras naître magnifiquement sous les pinceaux les regards, les sourires, les chairs que tu as aimés, que tu as possédés: maista maîtresse, non pas! Car, en vérité, ceux qui veulent avoir le vrai portrait d'une femme, doivent avoir le portrait de son cœur.

Je l'écoutais avec tristesse. — De telles peintures, dis-je, il n'en est pas. Quel artiste, si prodigieux qu'il fût, serait capable d'exprimer par la ligne et par la couleur les indifférences ou les cruautés des bien-aimées?

— Tu te trompes! s'écria-t-il, la voix stridente et l'œil farou he. Il existe de ces portraits. Et moi, le vieux fou, j'en ai un. Oui, j'ai déchiré, brisé des miniatures, les photographies où semblait revivre celle que j'ai perdue; mais j'ai gardé, loin de tous les yeux, jalousement, l'image parfaite de son cœur, si parfaite qu'un lys ressemble moins à un lys, une feuille à une feuille, une goutte de sang à une goutte de sang, que cette image n'est ressemblante à ce cœur. Et tel est ce portrait extraordinaire qu'il ne représente pas seulement, dans l'intimité réelle de la vie, la femme que j'ai aimée, mais toutes les femmes en effet qui furent aimées ici-bas!

Je hochai la tête et je me levai, prêt à suivre mon chemin. Mais il me saisit le bras me retint, m'entraîna, en disant:

— Fou! fou! viens avec moi! je te montrerai le portrait.

**

Quand nous fûmes dans la forêt, loin de la lisière, loin des passants possibles, il s'arrêta, essoufflé; il regardait autour de lui, avec inquiétude, comme craignant quelque présence curieuse.

— Eh bien? demandai-je.

— Attends, répondit-il.

Il tira de sa poche un écran de satin bleu, terni, fripé, où les larmes avaient mis de petites places pâles, le baissa, l'ouvrit lentement, en tira enfin un cadre doré, rond, très étroit, qu'il me montra d'un air de triomphe.

Mais, entre les cisèlures du cadre, il n'y avait rien, rien, l'air, un peu d'espace, rien! C'était comme l'orbite d'or d'un œil autrefois arraché.

— Voilà le portrait de son cœur! le portrait du cœur de toutes les femmes!

Puis après un brusque sanglot: — Oh! qu'il est ressemblant! dit-il en baisant le trou vide avec ses vieilles lèvres.

CATULLE MENDÈS.

SONNET D'HIVER

Voici l'hiver; j'entends des bruits de fête
Des chants joyeux dans les salons dorés,
Pour les hôtels richement décorés
Que de festins chaque jour l'on apprête!

Mais, au dehors quand siffle la tempête,
Je vois aussi près des murs délabrés;
Les parias de tous plaisirs sevrés
Sous le malheur toujours courbant la tête.

O charité! dirige donc tes pas
Vers ces taudis où les enfants n'ont pas
De pain, de feu, car il y manque un père.

A ces petits, bon ange tutélaire,
Porte ton or qui sauve du trépas;
Ne tarde point; c'est en toi qu'on espère.
BLANCO.

NOS THÉÂTRES

Pavillon de Flore.

La Petite Mariée. — Au bas du menu qu'il nous a servi mercredi dernier, M. Ruth a buriné la consolante promesse d'un plat nouveau: *François le Bas Bleu*, opérette en trois services. Ce n'est pas malheureux. Car, à parler franc, cet hôte hospitalier et aimable ne vous a encore offert que des rogatons — très agréablement accommodés, il est vrai — mais qui ne peuvent avoir, par la grande loi de l'Évolution, ni le fumet ni la saveur de la chair fraîche.

Cette métaphore culinaire qui sera goûtée de nos lecteurs, nous en sommes pieusement convaincu, cette métaphore achevée, abordons respectueusement la *Petite Mariée* et, en sa compagnie, courons à travers les plates-bandes d'une prose fleurie.

Mais, au fait, que dire? *La Petite Mariée* ayant été jouée partout, le monde en sait long à son endroit. Elle a couru de par le monde, la pauvre, traînant sa robe d'épousée sur les planches de tous les théâtres. Que pourrait-on en dire que vous ne sachiez mieux que nous?

Dans une occurrence si pénible, il faut se contenter de livrer à la postérité les appréciations que, humblement, nous formulons sur les nouveaux interprètes. M^{me} Régine, fort séduisante dans une toilette simplement exquise — dont les agréments, tissés de fils argentés, s'allumaient aux Hambées de la rampe, de mille scintillements — s'est acquittée, avec une distinction réelle, mais un peu froide et massive, du rôle de

Graziella. Peut-être pourrait-on rêver une *Petite Mariée* plus mignonne et d'humeur plus jeune, plus expansive et plus franche, un peu tête follemême, avec cette pointe de grâce caressante et friponne qui grise adorablement? Mais ni le physique ni le talent de M^{me} Régine ne comportent cette allure. Plus ingénue aussi; ainsi, à notre avis, cette petite perle musicale: la chanson du *Rossignol*, n'a point été sertie par elle, d'une main assez délicate. Il s'y trouve des intentions perfides et charmantes auxquelles — candidement — elle eut dû donner du relief.

Mme Urbain (Lucrèzia) est excellente en tous points. On n'a pas plus d'aisance — de modeste aisance — en scène ni un jeu d'une bonhomie plus comique. Voilà une comédienne dans la haute acception du terme.

M^{lle} Mousseron — en galant maillot métaphosphorique — gâte son joli brin de voix par un chevrottement ininterrompu.

Du côté de ces Messieurs, nous adressons — à tout *Podestat*, tout honneur — nos sincères compliments à M. Villard. Cet artiste est en progrès constants. Il a détaillé, avec infiniment de goût, de sa voix de gorge un peu voilée, mais sympathique et chaude, les couplets « *Le jour où tu te marieras...* »

L'air du troisième acte: « *Tu m'entends* » a été redemandé. Applaudissements très mérités.

Dans le rôle de *San Carlo* M. Urbain nous a paru mou et comme ennuyé. Disons plutôt, pour ne désobliger personne, convenable et correct. Un cliché de plus... un cliché de moins. M. Desclot, d'une intarissable gâté — de bon aloi — et Victor, dans un personnage de second plan, complètent un ensemble extrêmement satisfaisant. Un cliché... etc. (voir plus haut). Un détail, cependant, à relever au sujet de la dignité dont M. Victor est revêtu au 2^e acte.

Si je ne m'abuse étrangement, les chambellans avaient coutume de porter leur « *claf* » dans le dos et non sur la poitrine. M. Victor n'ayant point sans doute de préférence marquée à cet égard, nul doute qu'il ne tienne à se conformer à la tradition.

Les chœurs, à part quelques légères faiblesses (du côté des dames, naturellement), ont bien marché et l'orchestre, sous l'habile direction (soprattutto!... voir plus haut) de M. Maurice a fait preuve d'une discipline et d'une homogénéité tout-à-fait conseil communal.

X.

BAUZA, professeur d'escrime, professeur du Cercle Saint-Georges et du Conservatoire. Leçons particulières, s'adresser au local du Cercle Saint-Georges, Café des Mille Colonnes.

En vente chez les principaux Libraires

DISCOURS

De M. Célestin DEMBLON à l'Association Libérale de Liège, avec appréciation

25 Centimes

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY. Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 27 janvier

Les Huguenots, grand opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique de Giacomo Meyerbeer.

Lundi 28 janvier

Les Contes d'Hoffmann, opéra fantastique en 4 actes, paroles de Barbier, musique de J. Offenbach.

Théâtre du Gymnase

Direction G. Rey de Blaye. Bur. 6 0/0 h. — Rid. 6 1/2 h.

Dimanche 27 janvier

Lucrèce Borgia, grand drame en 5 actes. **Monsieur le Ministre**, comédie en 5 actes.

Lundi 28, mardi 29 et mercredi 30

Vingt ans après ou les 4 mousquetaires, grand drame, faisant suite à la Jeunesse des Mousquetaires.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH. Bur. à 6 3/4 h. — Rid. à 7 1/4 h.

Samedi 26 janvier

La Petite Mariée, opéra comique en 3 actes. **Les Deux Veuves**, comédie en 1 acte.

Dimanche 27 janvier

Bur. à 5 3/4 h. — Rid. à 6 1/4 h.

La Petite Mariée, opéra comique en 3 actes. **Les Crochets du Père Martin**, drame en 3 a.

EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94. Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 12.

LES CONTES D'Hoffmann

NICKLAUSSE



NATHANAËL -



MIRACLE



UNE INVITÉE DE SPALANZANI



ANTONIA



OLYMPIA

